

DU TRAITEMENT DES VACHES EN HIVER.

Faisant la rencontre ces jours derniers d'un cultivateur intelligent et renommé, je fus heureux de lui parler d'agriculture, et surtout du traitement à donner aux vaches, durant l'hiver. Ses observations m'ont paru si judicieuses, que j'ai cru qu'il serait d'autant plus à propos de faire connaître les opinions de ce Monsieur, qu'elles sont le fruit d'une longue expérience couronné de succès.

Voici donc quel serait la manière la plus judicieuse de traiter les vaches, d'après l'opinion du cultivateur pratique dont je viens de parler.

Sitôt que les temps humides de l'automne commencent à se faire sentir, il faut les mettre coucher à l'étable, leur donner au commencement de l'hiver une nourriture saine et abondante, ne leur donner que bien peu de paille pour le premier mois, toujours leur donner, chaque matin, une portion qui peut être bien modique, soit d'avoine, betterave, patates etc., ne jamais passer une journée dans tout l'hiver, si rigoureux que soient le froid et le mauvais temps, sans les faire sortir de l'étable dans l'après-midi, une heure au moins dans le mauvais temps, et trois heures au plus, quand il fait beau, tous les jours les habituer à aller boire à l'auge, hors de l'étable, quand même elles paraîtraient s'en trouver plus mal pour le moment. Il est certain qu'elles ne s'en trouveront que mieux. Stimulés par le froid, elles recherchent toutes sortes de nourriture, et mangent le foin des chevaux, surtout si on a eu la précaution d'y jeter un peu de sel. Quand elles entrent à l'étable, elles sont bien dégourdies, et n'éprouvent point cette lassitude continuelle à laquelle sont assujetties les animaux qui restent toujours à l'étable.

Comme il serait trop long de les laisser sans boire jusqu'au lendemain midi, il est nécessaire, à moins de leur donner de fortes portions de légumes, de leur donner de l'eau le soir, à l'étable, dans la proportion d'un seau chacune, afin qu'elles puissent se désalterer suffisamment, surtout quand il fait de gros temps, et que les bêtes aiment mieux se priver de boire que de se rendre à l'auge.

Il n'est pas bon de toujours tenir de l'eau devant les vaches en hiver, car le soin qu'il faut apporter pour toujours tenir cet eau pure, est si grand, qu'il arrive presque invariablement que l'on

néglige ce soin. L'eau alors se salit et se corrompt, et il reste toujours au fond des auges un marc qui écœurre les vaches et les empêche de manger, et elles finissent par contracter des maladies qui ont toujours de mauvais résultats.

En ne donnant point d'eau aux vaches à l'étable, le but principal est de stimuler leur appétit. Si on leur donne de l'eau le matin, elles mangent moins au premier repas. Il est même à propos de ne jamais laisser passer un matin sans leur donner un peu de sel, avant qu'elles n'aient pris aucune nourriture. La vache ensuite, mange avec une appétit vorace, et elle n'est jamais rassasiée, quelque soit la qualité du fourrage; la soif qu'elle éprouve après ce premier repas, ne lui cause aucun préjudice, et lui est même favorable.

Certains cultivateurs prétendent que la vache ainsi altérée, boira de l'eau glacée en trop grande quantité, aura le frisson et sera mal à l'aise; mais c'est une erreur; l'expérience prouve, au contraire, qu'elle s'habitue à ce traitement, et n'en est nullement indisposée; elle s'y familiarise tellement qu'elle y puise une grande vigueur; mais ce régime doit être très ponctuel et très régulier.

Les vaches qui sortent tous les jours, de l'étable, n'ont point l'habitude de jouer ni de courir comme font celles qui ne sortent que rarement.

C'est surtout quand le printemps arrive que l'on constate le grand avantage qu'il y a à habituer les animaux au régime que je viens d'indiquer; ils ne sont point assujettis à avoir de vermine, le soleil ne les fatigue point, la pluie ne leur fait aucun tort; et quand ils commencent à aller au champ, ils sont si vigoureux, qu'ils n'éprouvent aucune fatigue, et la fraîcheur des premières nuits d'été ne leur cause aucun préjudice.

De cette manière, les vaches sont toujours grasses, même en ne mangeant que de la paille, excepté dans le premier et les deux derniers mois de l'hiver, et elles nous rapportent, sans frais, de gros bénéfices.

Le soin que l'on donne aux animaux est toujours amplement récompensé, et c'est surtout pour les vaches à lait que les cultivateurs devraient apporter le plus grand soin, et cependant, ce sont elles dont ils s'occupent le moins.

Les chevaux attirent trop l'attention des cultivateurs qui consacrent souvent à ces derniers, un soin qu'ils devraient

réserver tout spécialement pour les bêtes à cornes. Les grands troupeaux de chevaux sont toujours une cause de ruine pour le cultivateur; ils absorbent tout son temps, attirent toute son attention, consomment les meilleurs fourrages, et mangent toute l'avoine dont ils peuvent disposer, et dont les vaches laitières auraient fait leur profit et celui de leur maître. Mieux vaut n'avoir que peu de chevaux et qu'ils soient de bonne qualité; non pas pour trotter; mais forts et robustes pour toutes sortes de travaux.

Moins préoccupé de ses chevaux, le cultivateur pourrait apporter aux vaches laitières tout le soin qu'elles méritent; et il en retirerait un profit infiniment plus grand. J'ai toujours remarqué qu'un cultivateur qui aime ses vaches et les nourrit bien, aime aussi l'agriculture et enrichit bien vite. Ceux, au contraire, qui aiment trop les chevaux, et surtout les chevaux trotteurs, se ruinent et font de mauvais cultivateurs.

L'on entend souvent répéter que la main-d'œuvre est trop chère et trop rare, et que le cultivateur ne peut plus rien entreprendre, en agriculture, sans s'exposer à manquer de bras, au moment même où il en aura le plus grand besoin; au lieu que l'élevage des chevaux ne nécessite aucuns travaux; on s'abuse étrangement; car si l'on attachait au produit des vaches tout le soin et l'intérêt que l'on devrait y apporter, le profit serait si grand qu'il serait toujours facile de payer les prix demandés.

Le prix que l'on retire de la vente d'un cheval ne paie souvent que la moitié des dépenses qui ont été faites pour lui; au lieu que les dépenses que l'on fait pour une vache à lait sont toujours immédiatement rémunérées, sans compter que le prix de la vente d'une vache à lait n'est pas toujours à dédaigner.

Il n'est rien qui procure plus de jouissances au cultivateur qu'un beau troupeau de bêtes à cornes; il a toujours du plaisir à les regarder; cette jouissance qu'il goûte au milieu de ses troupeaux fait qu'il s'attache à l'agriculture, et y trouve tant de charmes, qu'en peu d'années, il devient un cultivateur accompli; car on ne fait bien que ce que l'on aime, et en aimant ses troupeaux, on cherche les moyens de les améliorer; et en recherchant ces moyens, l'on trouve ce que l'on ne cherche malheureusement pas, la science de l'agriculture, et les moyens de faire produire beaucoup à la terre qui doit nourrir nos troupeaux.

UN AMI DE L'AGRICULTURE.